Noël! Noël!

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **30 (1962)**

Heft 12

PDF erstellt am: **30.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-570119

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Noël ! Noël !

Nous pouvons être les gens les plus heureux, mais aussi les plus malheureux du monde — les plus heureux, quand nous avons un ami très cher et comme qui dirait là sous la main; les plus malheureux, quand nous n'en avons point naturellement. Mais il y a pire: n'avoir personne avec qui passer Noël, cette fête par excellence de l'échange des sentiments, des pensées, des cadeaux, ça, c'est le comble de la désolation, à mon avis. Et je parle ici en connaissance de cause, car j'ai vécu plusieurs Noëls solitaires, soit que j'étais à l'étranger, soit que mes occupations professionnelles devaient passer avant les joies du réveillon et de l'amitié pure. Noël m'a toujours sensibilisé, parce que je n'ai jamais su d'avance comment la fête se présenterait pour moi, pauvre solitaire! Ma bonne étoile répondrait-elle à l'appel secret de mon coeur assoiffé d'aimable compagnie? ou bien le mauvais sort me réserverait-il de longues heures dans la pénombre de ma chambre, à rêver seul en pleurant? Je ne pouvais qu'attendre et espérer, espérer très fort, dans l'idée de fléchir le mauvais génie du destin — et d'y réussir parfois. Tenez! pas plus tard qu'à fin décembre dernier, alors que je relevais à peine d'une mauvaise grippe, je prévoyais une longue soirée solitaire, à me morfondre devant mon petit sapin et ma table servie toujours pour deux. Et je m'en désolais d'avance, j'en appelais à tous les saints du Paradis, quand soudain le miracle opéra, comme si le Ciel avait entendu ma prière.

Mais d'abord je dois dire que j'habite à la campagne une vieille maison basse, que je partage avec des voisins dont je me tiens à distance. Ma grande chambre s'orne d'une cheminée à l'ancienne mode, en communication directe avec le toit. Donc le 24 décembre, et comme tous les matins, j'allais allumer mon feu de fagots et de tourbe, quand j'aperçus une paire de souliers, puis une paire de jambes noires se dégager en gigotant du conduit d'échappement de la fumée. Ces attributs pédestres appartenaient à un petit ramoneur qui sauta prestement devant moi avec la grâce d'un jeune chat, et dans toute la gloire de ses vingt ans. Voyant mon air ébahi, il enleva cérémonieusement son chapeau haut de forme et m'expliqua dans son patois natal qu'il était venu, à la demande des voisins, ramoner d'urgence leur cheminée obstruée, et que voyant tout à côté la mienne encore froide, il avait profité d'y passer sa grosse brosse à boulet, et même sa gracieuse petite personne. Je l'en remerciai et le récompensai de ses peines. Puis, le voyant loucher vers ma table et passer sur ses lèvres une langue gourmande, je l'invitai à partager mon petit déjeuner déjà servi, et particulièrement copieux ce matin-là. Il ne se le fit pas dire deux fois; et après un brin de toilette, il s'installa en face de moi et fit grand honneur à mes tartines, à mes brioches, à mon chocolat fumant. C'était plaisir de voir ses dents de louveteau mordre le bon pain frais, dans un grand bruit de croûte croquée. Ses yeux, fendus d'un large sourire, brillaient de joie satisfaite. Et moi j'étais heureux de ma bonne action (si c'en était une?), j'étais surtout heureux que le bénéficiaire en fût si beau, si blond dans son auréole de suie.

Notre repas se prolongea en une conversation à bâtons rompus; mon petit invité était en veine de confidences, et moi curieux de tout ce qui le touchait. Il était orphelin et seul au monde; sa prime jeunesse avait

été dure, et il savait déjà que la vie est loin d'être une partie de plaisir. Mais il ne se plaignait pas. Il était jeune et en bonne santé, et pour lui c'était le principal: «Quand on ne craint pas l'ouvrage, on ne doit pas craindre l'avenir», disait-il, sentencieux. J'admirais sa jeune sagesse, faite de dures expériences quotidiennes et de privation de tendresse familiale. Je le plaignais sincèrement, je pleurais sur son triste sort, sans me douter que c'était là le début d'un sentiment très doux qui germait au plus profond de mon coeur. Dans mon trouble, ma fibre paternelle contrariée vibrait doucement en cette veille de Noël, et j'imaginais mille choses plus ou moins folles, plus ou moins réalisables: un fils à moi, un père à lui, une petite vie à deux toute simple et gentille, vouée au culte de l'amitié. Etait-ce vraiment un rêve tellement utopique? quelqu'un des nôtres avait-il déjà tenté et vécu pareille aventure sentimentale? l'avenir (cet avenir dont on venait de me dire qu'il est digne de confiance) répondrait-il à mon attente? J'étais en nage; je ne savais plus que faire pour bien faire, moi qui avais trois fois l'âge de ce garçon. Lui me fixait de ses grands yeux, devinant qu'un combat intérieur m'agitait.

Et tout à coup je sautai le pas, je dis les paroles sacramentelles qui engagent. Je lui offris d'être son parrain, et que lui soit le petit compagnon de ma vie. Je lui ouvris ma maison, après lui avoir ouvert mes bras: «Et puisque ce soir c'est Noël, dis-je en conclusion, tu restes tout bonnement chez moi, chez nous, à fêter en famille. C'est assez tôt, demain, d'aller prendre ton baluchon.» — «Avec plaisir, avec grand plaisir», fit-il en m'embrassant et m'entraînant dans un joyeux tourbillon. Il ne songeait même pas à remercier; un enfant ne remercie pas ses parents; simplement il jouit de leur amour. Et les parents, même adoptifs, ne s'en formalisent pas, puisqu'ils aiment leur enfant, puisque j'aime mon petit Joseph (le mien s'appelle Joseph). — «Mais je dois quand même vite retourner dans ma mansarde, ajouta Joseph, non pas y chercher mon baluchon, mais le cadeau que je vous destine.» — «Déjà un cadeau à moi?» — «Oui, une surprise»; et il s'éloigna rapidement. Il revint au bout d'une heure (qui me parut un siècle), son maigre bagage sur le dos, et serrant contre lui, caché sous son blouson, quelque chose qui paraissait précieux. — «Voici Friquet, dit-il doucement, je vous le donne. Vous savez! Il sait faire le saut périlleux et battre du tambour.» Et il me tendit une jeune marmotte endormie, toute jolie dans sa robe de poil fauve. J'étais ému de tant de candeur, et je me disais que seuls les pauvres savent donner, parce que seuls ils donnent ce qu'ils aiment, sans penser au prix du cadeau.

Je n'allongerai pas en vous décrivant en détail notre belle fête, notre plus beau Noël aux deux — le gui porte-bonheur dont Joseph voulut décorer la chambre, le sapin qu'il alluma religieusement (chaque flamme représentant une âme), la longue veillée dans la tiédeur du logis, les chants et les vieux noëls de province — des contes de fées plus que des hymnes à la Nativité. A minuit, la Messe par radio, que Joseph écouta à genoux. Puis le joyeux réveillon, la carpe en gelée et la dinde aux marrons que nous partageâmes fraternellement et arrosâmes de blanc et de rouge, la crème glacée, indigeste à mon pauvre estomac, mais dont lui ne fit qu'une bouchée. Friquet, qui avait entr'ouvert un oeil, ne fut pas oublié; et sans qu'il dut battre du tambour pour amuser le petit Jésus, il reçut une pleine jatte de lait sucré, dont il léchait paresseusement les

dernières gouttes à ses moustaches. Il était tard quand j'accompagnai Joseph dans sa nouvelle chambrette, où il rangea soigneusement ses cadeaux dans son armoire. Il répétait avec délices: «ma chambre, mon armoire, mon lit», tant c'était nouveau pour lui d'avoir quelque chose en propre. Son pyjama, bien qu'un peu grand, lui fut une source d'étonnement et d'orgueil; il croyait que c'était-là vêtement réservé aux seuls riches.

Nous avons passé un hiver heureux et tranquille, lui s'occupant du petit domaine et moi de notre intérieur. Pas une minute je n'ai regretté mon «adoption»; Jojo, m'est devenu aussi nécessaire que l'air je respire, et je crois que lui aussi m'aime bien. Dès le printemps, et pour ne plus jamais souffrir du chômage, il est entré en apprentissage chez un électricien de la ville — un métier qui paye bien son homme, paraît-il, et ne connaît pas de morte-saison. Il regarde l'avenir avec plus de confiance que jamais. Moi aussi je regarde avec confiance mon «avenir» en chair et en os, où bat le meilleur coeur du monde. Dans le fond, c'est moi qui ai reçu le plus beau cadeau de Noël, même deux cadeaux: Jojo et Friquet. Friquet, qui semble heureux comme un petit fou dans notre ménage de garçons, n'a jamais fait mine de vouloir prendre la poudre d'escampette, bien que nous ne mettions aucune entrave à ses ébats. Seulement il ne peut plus faire le saut périlleux, tellement il a engraissé, maintenant qu'il mène chez nous une existence de fonctionnaire: manger, dormir, manger, dormir, manger . . .

Ainsi me parla un bon ami du «Cercle» retrouvé dernièrement après bien des années de séparation. J'avais toujours connu ce vieux monsieur triste et morose, même un peu grincheux. J'eus plaisir à le revoir si content de lui et des autres, et je sollicitai la permission de raconter dans notre revue sa merveilleuse aventure, qui a commencé une veille de Noël, et n'aura de fin qu'avec la mort.

Bichon.

Chronique des Livres

Si j'intitule cet article : «Lectures de vacances», ce n'est pas pour vous engager à lire, sur une plage ou à l'ombre des forêts, les livres dont je vais vous entretenir, car, lorsque ces lignes paraîtront, l'automne sera venu; c'est tout simplement parce que je les ai lus pendant mes vacances et que leur souvenir est lié pour moi à la chaleur du soleil, à la lumière du ciel bleu. Puissiez vous retrouver en les lisant mes impressions estivales et heureuses!

Si je poursuis cette comparaison, je dirai que le premier de ces livres: «Le tombeau de Patrocle» de Claude Emile-Laurent (I), évoque l'implacable pureté, la brûlure des fatalités grecques. Henri et Philippe se sont connus sur les bancs de l'école, se sont aimés, ont traversé l'enfance puis l'adolescence l'un près de l'autre, se modelant l'un par l'autre, découvrant le monde l'un pour l'autre. Ils arrivent à l'âge d'homme en continuant à nier une évidence éclatante: ce qu'ils s'obstinent à nommer leur amitié est de l'amour; du plus profond, du plus total amour. Pourquoi cette négation de leur vérité? Par souci des convenances, crainte de l'opinion?